Ami du Clergé du 20 février 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXIII. *3e Dimanche de Carême :* Le possédé muet, 105.

Petits prônes sur les commandements. — III. *1er Commandement de Dieu :* Adorer et aimer Dieu, 106.

Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — IV. La vie d'amour, 107.

Méditations sacerdotales. — III. « *Aliis* », 111.

En lisant. — La véritable éloquence, 112.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIII

3e Dimanche de Carême

LE POSSÉDÉ MUET

Mes frères,

N.-S. était dans la période la plus féconde en miracles de son ministère, entre la 2e et la 3e Pâque. En peu de temps il avait opéré six miracles : il avait apaisé la tempête sur le lac, remporté une victoire éclatante sur les démons, guéri un paralytique, ressuscité la petite fille de Jaïre et guéri la pauvre femme qui s'en allait d'épuisement. Deux aveugles qui criaient vers lui avaient, grâce à l'attouchement de ses doigts divins, recouvré la vue.

Immédiatement après on lui amène un possédé que le démon rendait muet. Quand il eut, sans doute par son procédé habituel : la main qui se tend vers le malheureux et la bouche qui en même temps commande, imposé sa volonté au démon, celui-ci s'en fut et le muet recouvra la parole.

La foule applaudit bruyamment et fait une ovation au thaumaturge : « Jamais rien de semblable n'a été vu en Israël ». Il n'en fallait pas tant pour que les Pharisiens essaient de donner le change en répétant leur odieux et criminel blasphème : « C'est par Béelzébuth qu'il chasse les démons ». Ils voulaient ainsi, non pas nier le miracle — il était trop éclatant — mais en diminuer la valeur, en atténuer l'effet. N.-S. leur répond comme il savait le faire et y ajoute une formule qui devient contre ceux qui la méritent un véritable anathème : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Suivons cette scène.

I. — *Le fait de la possession*

Quelle en avait été la cause ? L'Evangile ne le dit pas. A cette époque les possédés étaient fort nombreux en Palestine. Devenus la proie et les victimes du démon, celui-ci exerçait sur leur esprit et leurs membres une domination illégitime mais réelle. Il les assujettissait, les absorbait, les transformant en quelque sorte en lui-même.

Leur volonté, foyer sacré, inviolable de l'âme continuait à leur appartenir, mais le démon en faisait un instrument docile qu'il dirigeait à son gré. Ils avaient des intervalles de lucidité, pendant lesquels ils reprenaient possession d'eux-mêmes. Alors ils se jetaient aux pieds de Jésus, sollicitaient leur délivrance, puis se relevaient furieux, l'accablant d'injures.

Au temps de N.-S. les possessions diaboliques s'étaient multipliées, car le royaume des ténèbres mettait sur pied toutes ses forces afin de tenir tête à son vainqueur qui s'imposait chaque jour davantage. Là, comme partout et toujours, son influence se limitait aux libertés que lui laissait Dieu. Celui-ci d'ailleurs le confondait en affirmant sa puissance et en le soumettant à ses volontés. Nous en avons ici un nouvel exemple.

Depuis que la Rédemption a été opérée, la puissance du démon a singulièrement diminué. Nous ne lui appartenons plus. Notre âme a éprouvé au jour du baptême la force surnaturelle des exorcismes ; la grâce nous aide à triompher de ses tentatives ; les sacrements amoindrissent ses coups. Il faudra donc de notre part un appel formel, ou du moins un consentement, mieux que cela une obstination longue, persévérante à le choisir comme maître pour qu'il se trouve en droit de réclamer une proie que le Christ lui avait positivement ravie.

Hélas ! même avec ces réticences, il n'est point rare que le démon ne rentre en maître dans des âmes chrétiennes. Sans doute sa possession sera moins apparente. Il a perdu tout pouvoir sur les corps sanctifiés par la grâce des onctions divines, mais il se reprend sur les âmes. De fait ne voyons-nous pas encore des êtres, véritables possédés, pour qui Dieu, son Eglise, ses prêtres sont des épouvantails ou des adversaires ? Le moindre dogme les hérisse, la moindre direction les trouve récalcitrants ; la vertu leur semble un contre-sens et la persécution leur apparaît, malgré son anachronisme, comme le seul moyen de triompher de ce qu'ils appellent l'obscurantisme. Ils courent les rues de nos cités, fréquentent nos maisons, pérorent dans nos assemblées, s'installent dans les salles de rédaction et jettent en pâture au peuple des théories ou des spectacles bien faits pour le pervertir.

Nous-mêmes avons-nous toujours apprécié comme il convenait la tristesse du péché qui nous enlève à Dieu pour nous mettre sous la domination de l'infernal ennemi ? Voyez ce pauvre possédé. Comme le démon l'humilie. En le rendant muet il le privait du privilège humain et le rendait semblable aux animaux qui ne peuvent exprimer leurs pensées. Comme il l'isole ! Comme il annihile sa vie ! Toute proportion gardée, les âmes qui se livrent à lui peuvent attendre les mêmes tristesses.

II. — *La main divine est toujours là pour nous guérir*

Mieux que nous, N.-S. savait combien nous en aurions besoin. Quand il passait sur nos chemins, et que la détresse criait vers lui, immédiatement il faisait droit à la requête et sa main relevait le coupable, tirait la fille de Jaïre du sommeil éternel, apaisait la tempête, multipliait les pains ou accompagnait d'un geste souverain l'ordre qu'il donnait au démon de quitter le corps du possédé. C'est en souvenir de cette attitude éloquente que l'Eglise sans doute nous fait redire à l'oraison de la messe d'aujourd'hui : « *Ad defensionem nostram, dexteram tuæ majestatis extende,* — Etendez sur nous la main de votre toute-puissance. » Tendre la main à quelqu'un, n'est-ce pas lui apporter un secours ?

Il nous tend toujours cette main secourable. Il a

disposé des sacrements, véritables réservoirs de grâces mais qui ne se déverseront pas d'eux-mêmes sur les âmes qui veulent en profiter. Il y a toujours de l'eau dans nos baptistères pour faire de nos enfants des chrétiens, mais il faudra que la main du prêtre, autre Christ, verse cette eau sur la tête de nos tout-petits ; il y a toujours de l'huile sainte dans nos ampoules sacrées, mais il faudra que la main du prêtre fasse les onctions salutaires. Il y a toujours une miséricorde en suspens sur les âmes coupables ; mais il faudra encore que la main sacerdotale se lève sur la tête qui s'incline pendant que ses lèvres prononceront la formule sainte qui délie et chasse le démon. Il y a toujours des hosties consacrées dans nos ciboires, mais elles ne vont pas d'elles-mêmes dans le cœur des communiants.

Saisissons cette main, réclamons souvent ce geste. Il y a tant de mains qui s'offrent à nous sans pouvoir satisfaire notre besoin de secours. Celle-ci est toute-puissante ; profitons-en, puisqu'aussi bien elle trouve sa joie et son honneur à nous venir en aide. Et si nous savons mettre dans nos supplications les sentiments de confiance et d'humilité que connaissaient les possédés d'alors, nous pourrons éprouver les mêmes résultats.

III. — *Les résultats*

Sur nous-mêmes. Nous verrons avec quelle rapidité généreuse N.-S. saura nous répondre. Il n'a point fait attendre le possédé. A peine a-t-il parlé, que l'Evangile nous fait remarquer que le démon est chassé. Le moindre appel vers lui met en branle sa miséricorde, et produit toujours la guérison.

Avec quelle abondance il agit. Le muet débarrassé du démon se remet à parler ; c'est donc que Jésus lui a rendu toutes ses facultés. Par ce don il le fait rentrer dans la vie individuelle, familiale et sociale. Il nous rend aussi la plénitude de nos droits, les grâces perdues, les mérites anciens, les espoirs du ciel, les lumières diminuées, les ferveurs envolées. Nous redevenons nous-mêmes et retrouvons l'état d'enfants de Dieu.

Sur la foule l'effet est immédiat : « *Admiratæ sunt turbæ* ». Les foules sont dans l'admiration. Elles ne sont impressionnées que par le côté extérieur. Mais je songe à d'autres foules : celle des âmes qui, sans en avoir conscience parfois, subissent le contre-coup de ces transformations spirituelles provoquées par la grâce. Quand elles s'en aperçoivent, elles reconnaissent que quelque chose s'est passé qu'elles ne comprennent pas, mais qu'elles admirent. Et quand elles pénètrent le secret de ces mouvements divins, elles s'arrêtent stupéfaites que la grâce produise des résultats qui les dépasse, et instinctivement elles éprouvent le désir de les ressentir. Apostolat discret qui a produit plus d'une fois des résultats surprenants.

Sur les adversaires, l'effet est autre, mais non moins convaincant. N'est-ce pas en effet un aveu que cette animosité produite par une grandeur que l'on reconnaît, — il le faut bien, — mais qu'on ne veut pas admettre sans essayer de la discréditer. C'est une vraie pitié que l'humanité connaisse tant de bassesse ! Mais c'est une constatation qui ne manque pas de piquant. L'impuissance éclate dans ce procédé, impuissance devant une force qui vous domine, une grandeur qui vous dépasse, hommage par conséquent à cette force et à cette grandeur.

* *

Associons-nous à cet hommage, mais dans d'autres sentiments. Auprès de ce possédé muet et aveugle, qui recouvre la parole et la lumière, songeons à ceux qui éprouvent les mêmes infirmités sans connaître les mêmes transformations et obtenons-leur que s'étende sur eux la main qui les guérira. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

III

1er commandement de Dieu

« ADORER ET AIMER DIEU »

Mes frères,

Les commandements de Dieu sont comme deux grands miroirs où nous voyons toutes nos obligations, où nous découvrons toutes nos fautes, pourvu que nous y regardions avec soin et attention. Il y a dix commandements de Dieu et six de l'Eglise. Je vais commencer l'explication du premier. Il est ainsi énoncé :

Un seul Dieu tu adoreras
Et aimeras parfaitement.

Que nous ordonne-t-il ? Deux choses : 1° adorer Dieu, 2° aimer Dieu, et cela parfaitement.

I. — *Aimer Dieu*

Adorer signifie respecter, vénérer, se prosterner. Dieu a droit à cet honneur : l'adoration. Car il est l'Etre parfait, le Maître. — « L'Etre parfait » ; lorsque les passions ne troublent pas nos consciences, nous nous inclinons volontiers devant les personnes nous dépassant par leur supériorité : devant les souverains, supérieurs en puissance, devant les vieillards, supérieurs par l'âge et par l'expérience, devant les savants, supérieurs en science, devant les saints, supérieurs par la vertu. Et plus la supériorité est élevée, plus grands sont les témoignages de respect, de vénération que nous leur accordons : le Pape plus qu'un évêque, la Ste Vierge plus qu'un saint. Or, Dieu est l'Etre parfait. Point de défaut en sa nature, point d'ignorance en lui, point de faiblesse, point de malice. Il possède non seulement les perfections que nous connaissons mais toutes celles que nous pouvons imaginer : « Si donc vous rencontrez ici-bas la grandeur et la majesté, elles sont en Dieu ; l'intelligence, la science, la sagesse, elles sont en Dieu ; la puissance et la liberté, elles sont en Dieu ; la justice et la charité... elles sont en Dieu ; tous les biens imaginables sont en Dieu » (Monsabré, 7e *Conférence de Notre-Dame,* 1874). En bref, Dieu nous apparaît comme un être à part ; dans les dernières profondeurs de sa perfection aucune créature ne saurait pénétrer. Aussi, nous en sommes réduits à employer ces mots dont le sens réel nous déborde et nous échappe : « Dieu est parfait. »

Dès lors, pouvons-nous rester indifférents et muets ? Notre devoir est de nous prosterner humblement devant sa face, lui exprimer nos hommages, l'adorer, A vous, ô mon Dieu, qui êtes infiniment parfait, gloire et honneur dans les siècles des siècles.

Dieu est le Maître ; c'est un second droit à notre adoration. Le maître d'une chose c'est son propriétaire légitime : il l'a acquise de ses deniers, l'a méritée par son travail ou l'a reçue en héritage; il peut l'utiliser comme il l'entend. Pareillement Dieu à notre égard. Il nous a créés. Tout ce qui constitue notre

corps et notre âme est son œuvre. En conséquence Dieu est notre Maître, « son autorité s'étend des racines jusqu'à la cime de mon être matériel ou spirituel ; de ma chair et de mon sang jusqu'à mon intelligence ; de ma pensée jusqu'aux détours de mes vouloirs, jusqu'aux replis de ma conscience, jusqu'aux derniers ressorts de ma liberté. » Et son autorité se manifeste continuellement puisqu'elle nous conserve le mouvement, la vie ; sans elle nous retomberions dans le néant. Notre devoir est donc de reconnaître son souverain domaine sur nous, notre entière dépendance. « Ce sont vos mains, ô mon Dieu, s'écriait Job, qui m'ont formé ; elles ont façonné toutes les parties de mon corps... Vous m'avez revêtu de peau et de chair, vous m'avez affermi d'os et de nerfs ; vous m'avez donné la vie » (Job, x, 8, 9 et s.).

II. — *Aimer Dieu parfaitement*

Aimer Dieu parfaitement c'est le préférer à tout, le mettre au-dessus de tout ce que nous aimons le mieux au monde, l'aimer plus que nous-même et à un degré infini. Or, quel témoignage lui apporterions-nous de notre amour ? Celui de la complète soumission de notre volonté à sa volonté. « Aimer, avant tout, c'est faire la volonté de ceux qu'on aime »... Obéir ! voilà le grand mot ; voilà le témoignage d'amour que Dieu nous demande. Le lui donnons-nous ? Notre vie est-elle, en toutes choses, un témoignage de notre soumission à la volonté de Dieu ? Voyez toutes les créatures de l'univers ; elles obéissent aux lois portées par Dieu. Le soleil procure à la terre la lumière et la chaleur convenables, les saisons se succèdent dans un ordre toujours harmonieux et toujours le même ; les astres évoluent dans l'espace sans jamais se rencontrer ; les arbres, les plantes produisent périodiquement leurs fleurs et leurs fruits ; les animaux naissent, travaillent, se multiplient suivant les lois invariables d'un infaillible instinct. En les observant que font les créatures, sinon répéter à leur manière qu'elles aiment le bon Dieu, qu'elles n'existent que pour l'aimer.

Ainsi de nous : le chrétien aimant Dieu se distingue par l'empressement et par la plénitude de son obéissance. Il est serviteur dans les petites choses comme dans les grandes. Aucun point de la loi de Dieu qui ne soit l'objet de sa respectueuse attention et de sa religieuse observance. Volontiers il fait siennes ces paroles des Saints Livres : « Soyez béni, Seigneur, enseignez-moi vos lois. Elles sont toujours devant mes yeux ; je les médite avec délices, je m'y attache, je les aime. Elles me sont plus douces qu'un rayon de miel ; je les préfère à tout l'or de la terre, terre, et les estime plus que toutes les pierres précieuses » (Ps. CXVIII). Que dis-je ? « L'amour qu'un enfant fidèle porte à son bon père, le fait résoudre de vivre, non seulement selon les commandements qu'il impose, mais encore selon les désirs et inclinations qu'il manifeste » (S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu,* VIII, c. VI).

Une âme aimant Dieu sincèrement et généreusement ne demande qu'à lui plaire. Instruite des vérités évangéliques elle prête l'oreille à la voix intérieure se faisant entendre à tous ceux que Dieu invite à la perfection ; et dans un élan d'amour elle s'écrie : « Seigneur, me voici, je vous suivrai partout où vous voudrez me conduire. » Certes, vous n'êtes pas tous appelés à manifester votre amour envers Dieu par la pratique des conseils évangéliques. Mais, s'il est vrai que vous aimez Dieu vous êtes contraints d'estimer ces conseils et de vous réjouir en les voyant pratiqués par les âmes d'élite.

* *

Maintenant, réfléchissons. En vain sommes-nous en règle avec nos semblables, et nous montrons-nous délicatement respectueux de leurs droits si nous ne nous acquittons pas de ce devoir envers Dieu. Nous manquons au plus fondamental de nos devoirs : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, etc... C'est là le premier et le plus grand commandement. » Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS [1]

IV

LA VIE D'AMOUR

Lorsqu'on analyse attentivement l'âme de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, il apparaît bientôt que, dominant tout le reste, toutes les aspirations et tous les désirs, une grande ambition prévaut, à laquelle les autres se subordonnent comme des moyens à leur fin. C'est l'amour. Et pas seulement un grand mais un immense amour, qui veut toujours grandir et tout envahir, un amour qui ne soit pas une simple occupation parmi beaucoup d'autres, mais l'occupation par excellence, l'occupation unique qui absorbe toutes les pensées et qui, de la vie la plus banale suivant le monde, peut faire devant Dieu la plus noble des existences, celle-là même que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus définit dans cette brève mais si évocatrice formule : *Vivre d'amour.*

On voit par là combien se trompent ceux qui se figurent qu'une religieuse en se donnant à Dieu et en se refusant à elle-même la joie de fonder un foyer, voue son cœur à l'impuissance et sa vie à la stérilité. C'est le contraire qui est vrai. En réalité, l'âme consacrée ne renonce aux affections ordinaires de ce monde que pour alléger son cœur, le rendre libre, l'élever très haut et, à cette hauteur, aimer d'un amour sans mesure l'infiniment aimable, à savoir Dieu et son Christ, et avec eux ce qu'il y a de plus aimable au monde après eux : la Vierge Marie, les saints du ciel et les âmes, toutes les âmes qui sont sur la terre et dont la valeur ne peut s'estimer qu'au prix du Sang rédempteur, lequel est infini.

Décrire la vie spirituelle de Thérèse carmélite, c'est raconter tout simplement l'histoire de son cœur, et dire comment d'abord fiancée, puis épouse de Jésus, elle a vécu et est morte d'amour.

* *

Comme l'amour humain, le divin amour a aussi ses étapes, et de même que dans les unions de la terre, les fiançailles précèdent le mariage, ainsi dans l'état religieux, la prise d'habit précède et prépare la profession religieuse.

La prise d'habit rappelle les fiançailles. Au Carmel, c'est une fête particulièrement joyeuse. La jeune postulante, au moment de se dépouiller pour toujours des vêtements de ce monde, s'en revêt une der-

[1] **Erratum.** — Dans la *1re Lecture* (p. 86-87), le texte p. 87, col. 1, ligne 9 : « Digne de... » jusqu'à col. 2, ligne 7 : « ... sa cellule » doit passer avant celui de p. 86, col. 2, ligne 6 : « Rien de... » et la suite.

nière fois et, pour symboliser sa donation au Christ, elle s'habille en fiancée.

Ce fut le 10 janvier 1889 que la petite sœur *Thérèse de l'Enfant-Jésus*, se fiança à Jésus, l'Epoux des âmes virginales, et qu'elle reçut le nom qu'elle devait immortaliser.

Pour sa « petite reine », M. Martin avait voulu une parure qui s'harmonisât parfaitement avec l'innocente candeur de sa grande jeunesse. Elle portait une robe de velours blanc, garnie de cygne et de point d'Alençon dans la fabrication desquels avait autrefois excellé sa maman disparue. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules et des lis complétaient sa parure de vierge.

Cependant, si gracieuse qu'elle fût, cette parure extérieure n'était rien à côté de celle dont, pour plaire à son divin Fiancé, elle avait pris soin d'orner son âme. Durant les neuf mois qu'avait exceptionnellement duré son Noviciat, toute son application et tous ses efforts avaient tendu à cet unique but : plaire à Jésus, se rendre agréable à ses yeux.

Lui seul aurait pu dire le nombre des petits actes de vertu cachés, actes de renoncement, d'humilité, d'obéissance et de charité, par lesquels elle s'était efforcée d'embellir de jour en jour la robe de son âme. Car, à ce point de vue, sa manière de faire ne varia jamais. Sur la trame légère de son humble vie, elle se contenta toujours, mais jamais elle ne cessa de broder d'innombrables points d'amour.

Elle le fit d'ailleurs toujours avec la plus grande simplicité, se contentant dans la pratique de la vertu, d'utiliser les petites occasions que Dieu lui-même mettait à sa portée. Car elle recevait tout de lui, comme autant de dons de son amour. Tout, c'est-à-dire le bon et le moins bon, le doux et l'amer, les joies et les peines. Toujours saintement joyeuse, non par nature mais par vertu, elle répondait à tout par un sourire et de même que de toutes les fleurs l'abeille recueille son miel, ainsi de toutes choses sainte Thérèse s'appliquait à tirer de l'amour.

De même aussi qu'elle offrait au petit Jésus du cloître dont elle avait l'entretien, toutes les fleurs qui lui venaient du dehors, ainsi à ce même Jésus que sa foi lui montrait vivant dans son cœur, elle offrait continuellement toutes les fleurs de l'amour et du sacrifice, c'est-à-dire les actes de vertu, qu'elle ne cessait de cueillir au cours de ses journées, *pour son unique plaisir*.

C'était son don à elle, le don quotidien de son cœur à son divin Fiancé. Mais lui n'était pas — et comment aurait-il pu l'être ? — en retard avec elle.

Caché dans son cœur, il se plaisait à l'instruire. « Parce que j'étais petite et faible, a-t-elle écrit, Jésus m'instruisait doucement des secrets de son divin amour... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sais qu'il est en moi. A chaque instant il me guide et m'inspire, j'aperçois juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. »

Avec un soin particulier il travaillait à la détacher de tout ce qui n'est pas lui. Dans ce but, il lui inspirait un vif attrait pour la pauvreté en lui en faisant savourer les charmes. De temps en temps, il lui procurait des occasions providentielles d'expérimenter le bonheur qu'il y a pour un pauvre de Jésus-Christ à être privé non seulement du superflu, mais même du nécessaire. Et elle, dans son ardent amour pour Jésus dépouillé de tout dans sa crèche et sur sa croix, elle les saisissait avec un joyeux empressement.

En même temps que l'amour de la pauvreté, son Maître intérieur lui enseignait la douceur cachée pour toute âme aimante, au chemin de l'humilité. Il lui faisait comprendre que « la seule gloire véritable ne paraît pas aux regards des hommes... que la royauté seule enviable consiste à vouloir être ignoré et compté pour rien, à mettre sa joie dans le mépris de soi-même. »

Pour mieux l'entraîner à sa suite dans l'amour de l'anéantissement, il lui inspirait une spéciale, très profonde et très douce dévotion pour son Visage adoadorable si ignominieusement défiguré dans sa douloureuse Passion. Et elle, attirée par les charmes secrets et « par les yeux à demi-voilés » de la Sainte Face, se prenait à souhaiter que « son propre visage fût caché de même à tous les yeux et que personne ne le reconnût. Elle avait soif de souffrir et d'être oubliée. »

Car, regardant le mépris comme trop glorieux pour elle, puisque pour mépriser quelqu'un il faut faire attention à lui, elle désirait « devenir le petit grain de sable » que tout le monde peut écraser, fouler aux pieds sans s'en apercevoir ; elle voulait « être en tout la dernière, oubliée non seulement des créatures, mais d'elle-même, afin de n'avoir plus aucun désir, si ce n'est d'aimer le bon Dieu. »

Il lui mettait en outre au cœur une faim extraordinaire du sacrifice, surtout des petits sacrifices cachés, accomplis par amour et par amour aussi sans cesse renouvelés. Il les lui faisait entrevoir comme autant de fleurs qu'il attendait de sa délicatesse et de sa générosité. Elle en symbolisait l'offrande dans son geste préféré lequel consistait à jeter des pétales de roses au Christ du préau, ou à en caresser les plaies du divin Crucifié. Mieux encore, elle rêvait de devenir elle-même une rose effeuillée sous les pas de Jésus, la rose sacrifiée qui joyeusement et « sans réserve se donne pour n'être plus. »

Il lui inspirait, toujours plus ardent, l'amour de la souffrance, et il lui en donnait tant d'estime et de si grand désir que Thérèse en viendrait un jour, bientôt, à ne plus vouloir d'autre joie ici-bas que celle de souffrir pour son divin Bien-Aimé. Car, dira-t-elle alors, « souffrir en aimant c'est le plus pur bonheur. »

Rien d'étonnant après cela qu'il lui mît au cœur un désir toujours grandissant du martyre puisqu'il est la preuve suprême d'amour qu'un Homme-Dieu puisse nous donner et que nous puissions lui rendre.

A toutes ces avances divines la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus répondait avec une générosité sans défaillance. Elle y apportait d'autant plus de soin qu'elle était plus désireuse de ne pas retarder par sa faute la date de ses noces mystiques avec l'Epoux des Vierges.

Elle avait tant hâte de s'attacher à lui par des liens éternels !

* *

Ce fut le 8 septembre 1890 qu'elle fit sa profession religieuse.

Dès le matin de ce jour, — c'est elle-même qui nous l'apprend — elle fut inondée d'un fleuve de paix, et, dans cette paix qui surpasse tout sentiment, elle prononça ses vœux... Se sentant la reine puisqu'elle devenait l'épouse du Roi des rois, elle mit à profit son titre et son crédit. Elle eût voulu que ce jour-là tous les pécheurs se convertissent, que le purgatoire ne renfermât plus un seul captif.

Dans un billet qu'elle porta tout le jour sur son cœur, elle avait inscrit ses désirs personnels, tout ce qu'elle ambitionnait le plus pour elle-même : une pureté sans tache, le détachement absolu des créatures, la paix et surtout l'amour sans limites et sans bornes, le martyre du cœur et du corps, la fidélité parfaite à ses saints engagements, et enfin la grâce d'être « foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable », de sorte que personne ne s'occupât d'elle.

* *

Cette prière renfermait tout son programme de vie, et les sept années qui lui restaient à passer au Carmel devaient en être la vivante réalisation.

Peu d'événements extérieurs remplissent cette dernière période de son existence terrestre. Ses emplois dans la Communauté furent toujours des plus modestes. Même lorsqu'elle se vit pratiquement chargée de la formation des Novices, elle ne fut officiellement auprès d'elles que leur sœur aînée, exerçant la charge de Maîtresse sans en avoir le titre. Rien d'ailleurs ne pouvait mieux convenir à sa soif d'anéantissement. C'est en ce temps-là qu'elle chantait :

Je veux me cacher sur la terre,
Etre en tout la dernière
Pour toi Jésus !

Elle ajoutait :

Mon Bien-Aimé, ton exemple m'invite
A m'abaisser, à mépriser l'honneur ;
Pour te ravir, je veux rester petite,
En m'oubliant, je charmerai ton Cœur.

Mais autant elle s'efface au dehors et se passionne intérieurement pour l'oubli des créatures, autant elle s'élève et grandit dans le divin Amour. Il y a entre cette montée et cette descente la plus étroite des relations. Non seulement ces deux mouvements, bien que contraires en apparence, s'accordent et s'harmonisent, mais ils s'accélèrent mutuellement, *parce que c'est dans une âme d'enfant que leur rencontre se fait.*

L'humilité engendre la confiance et la confiance l'amour. Sœur Thérèse est formelle sur ce point : « *C'est la confiance, disait-elle, et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'amour.* » Mais l'amour à son tour sollicite un effacement toujours plus complet, appelle l'humilité, puisque c'est ravir Jésus que de se faire petit, c'est charmer son Cœur que de s'oublier pour lui. Ainsi plus l'âme s'abaisse et plus elle monte. Plus elle monte et plus elle rêve de nouveaux abaissements.

Qui a compris cela, a vraiment compris Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. Car là est le véritable secret de sa sainteté. A condition toutefois qu'en face de cette petite âme d'enfant, on mette à sa vraie place, — celle qu'elle-même lui a toujours donnée, — ce Père incomparable qui s'appelle le bon Dieu. Cette place c'est celle que doit occuper dans la vie d'un tout petit, le plus tendre, le plus compatissant, le plus miséricordieux, le plus bienfaisant, le plus riche et le plus aimant des pères, ce Père dont la gloire est de donner à ses enfants toujours à pleines mains, sans jamais s'épuiser, dont la joie est de leur pardonner sans jamais se lasser.

Thérèse avait vraiment compris la bonté de celui qu'elle osait bien appeler : *Papa le bon Dieu ;* c'est pourquoi, s'étant faite petite enfant avec lui, elle se laissait aller avec lui à toutes les audaces. C'est ainsi qu'elle a pu, comptant sur lui seul, rêver de s'élever jusqu'aux plus hautes cimes du divin amour et devenir une grande sainte, malgré, disait-elle, ses imperfections sans nombre.

De même elle n'a pas craint de lui demander place dans ses bras divins, comme dans un ascenseur, pour s'élever jusqu'au ciel, elle qui se sentait « incapable de gravir le rude escalier de la perfection. »

Et elle ne craignait pas de provoquer l'Aigle divin, — c'est Jésus qu'elle appelait de ce nom, — pour devenir sa proie. Elle voulait « rester les yeux fixés sur lui », se faire « fasciner par son regard divin », jusqu'à ce qu'il fondît sur elle pour l'emporter avec lui et la placer à jamais au centre de la Trinité sainte, « foyer de l'éternel Amour ».

Car divinement inspirée par lui, elle s'était offerte en victime d'holocauste à son Amour miséricordieux. Avec une ardeur extrême elle désirait en être brûlée et consumée, afin que chacun des instants de sa vie pût être, en vérité, un acte de parfait amour.

En attendant ce jour heureux où mourant d'amour elle s'élancera « dans l'éternel embrasement de l'Amour miséricordieux du bon Dieu », son unique occupation sera de vivre d'amour.

Petite enfant « debout près du trône royal », incapable de batailler extérieurement pour les âmes, « elle aimera pour ceux qui combattent. » « *Elle jettera des fleurs.* Elle embaumera de ses parfums le trône divin, elle chantera de sa voix argentine le cantique de l'amour. » Ses fleurs seront ses petits sacrifices innombrables, ses actions faites par amour, ses souffrances et même ses joies acceptées par amour.

Son chant sera celui d'une sainte allégresse. Et elle chantera toujours, même s'il lui faut cueillir ses roses au milieu des épines et son chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes.

* *

Telle fut ici-bas la « vie d'amour » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Cependant à ce tableau il manquerait des touches importantes si l'on n'y montrait pas ce que fut son amour du prochain.

C'est qu'en effet l'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu. Car comment aimer le Créateur sans aimer ses créatures dans lesquelles il se reflète et surtout ces créatures humaines qu'il a faites plus que les autres « à son image et à sa ressemblance ? »

Comment aimer Jésus-Christ sans aimer tous ces hommes dont il s'est fait le frère universel et le Sauveur, ces hommes qu'il a aimés plus que lui-même puisque pour eux il a donné sa vie et institué la sainte Eucharistie ?

Ce point si important de la vie chrétienne n'avait point échappé à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui fut toujours charitable pour son prochain. Mais deux ans avant sa mort, Dieu, répondant à ses immenses désirs d'amour, lui demanda sur ce point une plus haute perfection.

« Parmi les grâces sans nombre que j'ai reçues cette année, — écrivait-elle en 1895 qui fut l'année de son offrande à l'Amour miséricordieux, — je n'estime pas la moindre celle qui m'a donné de comprendre dans toute son étendue le précepte de la charité. »

Et elle s'en explique ainsi :

« Je n'avais jamais *approfondi* cette parole de Notre-Seigneur : « Le second commandement est sem-

blable au premier. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Je m'appliquais surtout à aimer Dieu, et c'est en l'aimant que j'ai découvert le secret de ces autres paroles : « *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père.* »

L'obéissance est bien, en effet, la vraie preuve qu'on aime : « Si vous m'aimez, a dit Jésus, observez mes commandements. » Et Thérèse continue : « Cette volonté, Jésus me l'a fait connaître, lorsqu'à la dernière Cène, il donna son *commandement nouveau,* quand il a dit à ses Apôtres de *s'entr'aimer comme il les a aimés lui-même*... Et je me suis mise à rechercher comment Jésus avait aimé ses disciples ; j'ai vu que ce n'était pas pour leurs qualités naturelles, j'ai constaté qu'ils étaient ignorants et remplis de pensées terrestres. Cependant il les appelle ses amis, ses frères, il désire les voir près de lui dans le royaume de son Père et, pour leur ouvrir ce royaume, il veut mourir sur la croix, disant qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Et voici qu'une grande lumière entre tout d'un coup dans son âme. « En méditant ces paroles divines, écrit-elle, j'ai vu combien mon amour pour mes sœurs était imparfait, j'ai compris que je ne les aimais pas comme Jésus les aime. »

Et la voilà en quête de cet amour de Jésus pour les hommes ; car elle veut à tout prix l'acquérir, puisque c'est ainsi qu'elle lui témoignera le mieux son amour à lui-même. Mais comment faire ?

Essayer de l'imiter à force de prendre et de reprendre des résolutions ?

Oui, sans doute et elle le fera, parce que c'est nécessaire. Mais bien vite, en face de cette grande tâche elle sent son impuissance comme elle l'avait sentie en face du ciel à conquérir. Que faire ? Une fois de plus son *instinct d'enfant* va admirablement la servir et de même qu'en face du ciel à escalader, il lui avait fait découvrir l'Ascenseur de ses rêves dans les bras mêmes du Sauveur, de même c'est à lui qu'elle recourt pour aimer son prochain comme Jésus l'a aimé.

« O mon Jésus, s'écrie-t-elle, je sais que vous ne commandez rien d'impossible ; vous connaissez mieux que moi ma faiblesse et mon imperfection, *vous savez bien que jamais je n'arriverai à aimer mes sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon divin Sauveur, ne les aimez encore en moi.* » C'est parce que vous voulez m'accorder cette grâce que vous avez fait un *commandement nouveau.* Oh ! que je l'aime ! puisqu'il me donne l'assurance que votre Volonté est d'*aimer en moi* tous ceux que vous me commandez d'aimer. »

La voilà donc préoccupée avant tout de s'unir intérieurement à Jésus, sachant bien que « le reste lui sera donné par surcroît. »

On le voit, sa méthode est toujours la même. Pauvre *petite âme qui n'a jamais rien pu faire toute seule,* elle n'agira en tout qu'appuyée sur la force divine. S'unir à Jésus. L'amener par cette union même non seulement à vivre, mais à agir en elle. Ne disait-elle pas un jour qu'elle aurait voulu *se faire magnétiser* par lui, de façon à ne plus faire que des actions divines ? Le procédé qui lui a si bien réussi dans sa fonction de Maîtresse du Noviciat, lui réussit également à merveille dans la pratique de la charité fraternelle.

« Oui, avoue-t-elle, je le sens ; *lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi, plus je lui suis unie et plus aussi j'aime mes sœurs.* » Et c'est ce très charitable Jésus, vivant dans son cœur, qui lui ouvre le sens caché des Evangiles et lui fait découvrir dans ses divines paroles le secret de la plus exquise charité.

Il n'est pour s'en convaincre, que de lire ce qu'elle a écrit aux chapitres IX et X de l'*Histoire d'une âme,* pour voir avec quel degré de délicatesse elle a porté, dans un total oubli de soi, la perfection de la charité fraternelle. Tout le passage est à méditer par quiconque aspire à observer parfaitement le *Commandement nouveau* du Seigneur. Il y puisera, outre de très précieuses lumières, des encouragements exceptionnellement précieux.

Ce n'est pas à dire pourtant que Jésus, caché dans le cœur de Thérèse, fit à lui seul tout le travail. Il laissait à son enfant bien-aimée le soin de se vaincre pour obéir à la grâce qui la sollicitait. Et, de fait, Thérèse nous raconte en des récits savoureux, les combats qu'elle dut se livrer à elle-même pour pratiquer en perfection la charité.

Souvent il lui fallait vaincre ses répugnances intimes et ses antipathies naturelles parfois très vives, pour aller au-devant de telle ou telle sœur qu'elle aurait voulu fuir et pour lui sourire alors qu'elle en avait si peu envie. Et elle savait si bien lui donner le change qu'un jour une bonne religieuse touchée de voir sa sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus toujours si aimable et si souriante avec elle, eut bien la naïveté de lui demander ce qui l'attirait tant vers elle.

« — Je ne vous rencontre pas, lui dit-elle, que vous ne me fassiez le plus gracieux sourire. »

— Ah ! ce qui m'attirait, confie notre sainte, c'était Jésus caché au fond de son âme, Jésus qui rend si doux ce qu'il y a de plus amer.

De sa charité fraternelle qui la tenait toujours prête à rendre tous les services en son pouvoir, la petite sœur Thérèse puisait déjà ici-bas, dans la paix et la joie, la plus douce des récompenses.

Il y avait en particulier une sœur âgée et infirme, incapable de se servir toute seule, et que ses infirmités mêmes avaient rendue très difficile à contenter.

Aussi Sœur Thérèse s'était-elle offerte à la conduite ou à lui rendre — avec le sourire, — tous les bons offices possibles.

« Un soir d'hiver, raconte-t-elle, j'accomplissais comme d'habitude l'humble office de la conduire du chœur au réfectoire. Il faisait froid, il faisait nuit. — (La scène se passait sous les cloîtres du monastère). — Tout-à-coup j'entendis dans le lointain le son harmonieux de plusieurs instruments de musique et je me représentai un salon richement meublé, éclairé de brillantes lumières, étincelant de dorures ; dans ce salon, des jeunes filles élégamment vêtues et prodiguant mille politesses mondaines. Puis mon regard se porta sur la pauvre malade que je soutenais. Au lieu d'une mélodie, j'entendais des gémissements plaintifs ; au lieu de dorures, je voyais les briques de notre cloître austère à peine éclairé d'une faible lueur.

« Ce contraste impressionna doucement mon âme. Le Seigneur l'illumina d'un rayon de la vérité qui surpassait tellement l'éclat ténébreux des plaisirs de la terre que, pour jouir mille ans de ces fêtes mondaines, je n'aurais pas donné les dix minutes employées à mon acte de charité. » *(Histoire d'une âme,* ch. X).

* *

C'est dans ce total oubli d'elle-même que Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus allait, paisible et joyeuse, au chemin de la vie.

N'ayant plus aucune attache, rien ne pouvait plus ralentir sa marche. Et parce que l'amour, le double amour de Dieu et du prochain, la possédait tout entière, elle pouvait s'écrier en toute vérité :

> Au Cœur divin débordant de tendresse
> J'ai tout donné ; légèrement je cours...
> Je n'ai plus rien que ma seule richesse :
> Vivre d'amour !

Et, empruntant les paroles du psalmiste, elle remerciait le Seigneur d'avoir « dilaté son cœur » dans la charité.

« O Jésus, écrivait-elle dans sa reconnaissance, depuis que cette douce flamme le consume, je cours avec délices dans la voie de *votre commandement nouveau*, et je veux y courir jusqu'au jour bienheureux où, m'unissant au cortège virginal, je vous suivrai dans les espaces infinis, en chantant *votre cantique nouveau* qui doit être celui de l'*Amour !* »

TROIS MEDITATIONS SACERDOTALES

III

ALIIS

Nous ne sommes pas prêtres pour nous, mais pour les autres. Comme autrefois les apôtres, nous avons entendu l'ordre du divin Maître : « *Allez, enseignez les nations... baptisez-les...* » (Matt., XXVIII, 19). Pour que l'œuvre de la vérité soit complète en nos âmes, il faut faire connaître aux autres cette vérité que nous aurons contemplée ; il faut la leur faire goûter : *contemplata aliis tradere.*

* *

I. — Quel rôle admirable est réservé au prêtre : transmettre aux hommes les lumières et les énergies divines par la prédication de la parole de Dieu et par l'administration des sacrements ! Une fois encore entendons le mot de S. Thomas d'Aquin : « Plus grands sont les biens dont nous faisons largesse au prochain, plus ils témoignent de notre élévation dans l'amour. Voici d'abord ceux qui se montrent secourables à leur prochain par des bienfaits se rapportant au corps ; ils revêtent ceux qui sont nus, nourrissent les affamés, servent les malades et font toutes ces choses que le Seigneur tient pour faites à luimême... D'autres répandent les bienfaits spirituels, mais en demeurant sur un plan humain : ils enseignent les ignorants, éclairent les hésitants, ramènent les égarés [1]. » Certes, ces œuvres de bienfaisance temporelle et spirituelle sont louées par l'Ecriture [2] et ne sont pas indignes du prêtre. Que dis-je ? elles sont nécessaires à l'Eglise qui, féconde en toutes sortes de biens [3], les a encouragées, les a employées ellemême à toutes les époques de son histoire, afin de créer autour du ministère sacerdotal une ambiance favorable tout en accomplissant une œuvre de fraternité à l'égard des humains, devenus déjà ou susceptible de devenir tous frères en Jésus-Christ. Mais ce ne sont là, si l'on peut dire, dans l'édifice chrétien que des travaux d'approche, bien en dessous et en deça de ce que le Christ attend de nous. Au point de vue chrétien, ces travaux d'approche n'ont de valeur que dans la mesure où ils nous serviront à apporter aux hommes la lumière de la vérité. Jésus guérissait les malades et les amenait à la foi.

Voici donc notre vocation, telle que la définit le Docteur angélique à la suite de son enseignement : « D'autres enfin font largesse à leur prochain de ces biens spirituels de l'ordre divin que ni la nature ni la raison ne nous procurent : ils enseignent les vérités divines, guident dans les voies spirituelles, communiquent la grâce des sacrements... On ne peut conférer de tels dons sans témoigner d'une charite peu commune à l'égard de ses frères, car ces dons mènent directement à l'union avec Dieu, fin dernière et perfection souveraine de l'homme. Sommet de charité que décrit symboliquement le livre de Job : « *Es-tu parvenu à connaître les grands chemins des nuages et les sciences parfaites ?* » (Job, XXXVII, 16). Ainsi, les prédicateurs suivent les chemins pleins de mystères — voies et science parfaite de la sainte prédication — car ils savent n'être rien par eux-mêmes, ne donnant que ce qu'ils ont reçu d'en haut. Cette charité déjà si haute rayonne d'un éclat nouveau quand ces trésors spirituels sont offerts, non pas à une ou deux personnes seulement, mais à toute la foule humaine. Le bien de tous est plus parfait, plus divin que le bien d'un seul. C'est le rôle de ceux dont parle S. Paul : « *D'autres, il a fait des pasteurs et des docteurs, en vue du perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ*, c'est-à-dire de l'Eglise entière » (Eph., IV, 12) [4].

* *

II. — Quelle admirable leçon, qu'il nous faut nous assimiler si nous voulons bien remplir notre rôle de ministre de la vérité. Le *contemplata aliis tradere* s'étend à trois objets : enseigner les vérités divines ; c'est notre œuvre au catéchisme et en chaire ; — guider dans les voies spirituelles ; c'est le ministère du confessionnal et de la visite aux malades ; — communiquer la grâce des sacrements ; c'est notre fonction quotidienne de sanctification des âmes.

1. Le ministère principal du sacerdoce est, avant tout, un ministère de vérité. Vérité au catéchisme ou en chaire ; mais vérité à transmettre, à faire comprendre, à faire accepter. Notre temps de séminaire, quelque studieux qu'il ait été, n'est pas une préparation suffisante à cette tâche. Car il faut nous adapter à l'auditoire, choisir des thèmes opportuns ou tout au moins trouver une manière opportune de les présenter, nous mettre à la portée des enfants ou des fidèles, au besoin même suivre, au cours de l'instruction, les réactions de l'auditoire dans l'expression des physionomies, pour accentuer un trait ou reprendre sous une forme nouvelle une pensée mal comprise. *Tradere aliis.* Œuvre difficile entre toutes et qui nous oblige non seulement à connaître parfaitement notre théologie, mais encore à l'approfondir de plus en plus, à l'exprimer en termes clairs et parfaitement saisissables, à en sonder avec toute la logique possible les aspects théoriques et pratiques, de façon à pouvoir intéresser, éclairer, instruire.

[1] *De perfectione vitæ spiritualis*, c. 14, — Cf. Matt., XXV, 34-36.

[2] S. Thomas cite à ce propos Job, IV, 3-4.

[3] Concile du Vatican, sess. III, c. 3, § 6, Denz.-Bannw., n. 1794.

[4] *De perf. vitæ spir.*, *loc. cit.*